

LA POÉSIE

« Dire la colère et la révolte »

Pierre de RONSARD, *Continuation du discours des misères de ce temps* (1562)

Ronsard s'adresse ici à la régente, Catherine de Médicis : il évoque le déchirement de la France entre Catholiques et Protestants.

Madame, je serais ou du plomb ou du bois,
Si moi que la nature a fait naître François¹,
Aux races à venir je ne contais la peine
Et l'extrême malheur dont notre France est pleine.
5 Je veux de siècle en siècle au monde publier
D'une plume de fer sur un papier d'acier,
Que ses propres enfants l'ont prise et dévêtue,
Et jusques à la mort vilainement battue.
Elle semble² au marchand, accueilli de malheur,
10 Lequel au coin d'un bois rencontre le voleur,
Qui contre l'estomac³ lui tend la main armée,
Tant il a l'âme au corps d'avarice affamée.
Il n'est pas seulement content de lui piller
La bourse et le cheval ; il le fait dépouiller,
15 Le bat et le tourmente⁴, et d'une dague essaie
De lui chasser du corps l'âme par une plaie ;
Puis en le voyant mort se sourit de ses coups,
Et le laisse manger aux mâtons⁵ et aux loups.
Si est-ce que de Dieu la juste intelligence⁶
20 Court après le meurtrier⁷ et en prend la vengeance
Et dessus une roue, après mille travaux⁸,
Sert⁹ aux hommes d'exemple et de proie aux corbeaux.
Mais ces nouveaux Chrétiens¹⁰ qui la France ont pillée,
Volée, assassinée, à force¹¹ dépouillée,
25 Et de cent mille coups tout l'estomac battu
Comme si brigandage était une vertu,
Vivent sans châtement, et à les ouïr dire,
C'est Dieu qui les conduit, et ne s'en font que rire¹².

Émile VERHAEREN, *Les Villes tentaculaires* (1895) - « La révolte »

Vers une ville au loin d'émeute et de tocsin,
Où luit le couteau nu des guillotines,
En tout-à-coup de fou désir, s'en va mon coeur.

Les sourds tambours de tant de jours
5 De rage tue et de tempête,
Battent la charge dans les têtes.

Le cadran vieux d'un beffroi noir
Darde son disque au fond du soir,
Contre un ciel d'étoiles rouges.

10 Des glas de pas sont entendus
Et de grands feux de toits tordus
Echevèlent les capitales.

Ceux qui ne peuvent plus avoir
D'espoir que dans leur désespoir
15 Sont descendus de leur silence.

Dites, quoi donc s'entend venir
Sur les chemins de l'avenir,
De si tranquillement terrible ?

La haine du monde est dans l'air
20 Et des poings pour saisir l'éclair
Sont tendus vers les nuées.

C'est l'heure où les hallucinés
Les gueux et les déracinés
Dressent leur orgueil dans la vie.

25 C'est l'heure - et c'est là-bas que sonne le tocsin ;
Des crosses de fusils battent ma porte ;
Tuer, être tué ! - Qu'importe !

C'est l'heure.

1. Français. - 2. Ressemble. - 3. Poitrine. - 4. Torture. - 5. Gros chiens. - 6. Et pourtant la juste intelligence de Dieu. - 7. Le mot compte 2 syllabes. - 8. Tortures. - 9. Il (sert). - 10. Il s'agit des protestants. - 11. Par la force. - 12. Ils ne font que rire de leurs crimes.

Louis ARAGON « Le musée Grévin » 1943

Membre de la Résistance de la II^e Guerre mondiale, Aragon publia clandestinement de nombreux poèmes dans lesquels l'amour de la patrie est lié étroitement à la femme "aimée". Il écrivit « Le Musée Grévin » sous le pseudonyme de François-la-colère en 1943.

- J'écris dans un pays dévasté par la peste,
Qui semble un cauchemar attardé de Goya,
Où les chiens n'ont d'espoir que la manne céleste,
Et des squelettes blancs cultivent le soya...
- 5 Un pays, en tous sens, parcouru d'escogriffes,
A coup de fouet, chassant le bétail devant eux...
Un pays disputé par l'ongle et par la griffe,
Sous le ciel sans pitié des jours calamiteux !
- 10 Un pays pantelant sous le pied es fantoches,
Labouré jusqu'au cœur par l'ornière des roues,
Mis en coupe réglée au nom du roi Pétoche...
Un pays de frateur en proie aux loups-garous.
- J'écris dans un pays où l'on parque les hommes
Dans l'ordure et la soif, le silence et la faim...
15 Où la mère se voit arracher son fils, comme
Si Hérode régnait, quand Laval est dauphin !
- J'écris dans ce pays que le sang défigure,
Qui n'est plus qu'un monceau de douleurs et de plaies
Une halle à tous vents que la grêle inaugure,
20 Une ruine où la mort s'exerce aux osselets... [...]
- J'écris dans cette nuit profonde et criminelle
Où j'entends respirer les soldats étrangers...
Et les trains s'étrangler au loin dans les tunnels
Dont Dieu sait si jamais ils pourront déplonger !
- 25 J'écris dans un champ clos, où, des deux adversaires,
L'un semble d'une pièce, armure et palefroi ;
Et l'autre, que l'épée atrocement lacère,
A, lui, pour tout arroi, sa bravoure et son droit !
- J'écris dans cette fosse, où non plus un prophète,
30 Mais un peuple est parmi les bêtes descendu,

Qu'on somme de ne plus oublier sa défaite
Et de livrer aux ours la chair qui leur est due...

- J'écris dans ce décor tragique, où les acteurs
Ont perdu leur chemin, leur sommeil et leur rang,
35 Dans ce théâtre vide où les usurpateurs
Annoncent de grands mots pour les seuls ignorants...

- J'écris dans la chiourme énorme qui murmure...
J'écris dans l'oubliette, au soir, qui retentit
Des messages frappés du poing contre les murs,
40 Infligeant aux géoliers d'étranges démentis !

Comment voudriez-vous que je parle des fleurs
Et qu'il n'y ait des cris dans tout ce que j'écris
De l'arc-en-ciel ancien je n'ai que trois couleurs
Et les airs que j'aimais vous les avez proscrits

Henri MICHAUX, *Epreuves, exorcismes* (1945) - « Ecce homo »

- Qu'as tu fait de ta vie, pitance de roi ?
J'ai vu l'homme.
Je n'ai pas vu l'homme comme la mouette, vague au ventre, qui file
rapide sur la mer indéfinie.
- 5 J'ai vu l'homme à la torche faible, ployé et qui cherchait. Il avait le
sérieux de la puce qui saute, mais son saut était rare et réglementé.
Sa cathédrale avait la flèche molle. Il était préoccupé.
[...]
Je n'ai pas vu paisible, l'homme au fabuleux trésor de chaque soir pouvoir
s'endormir dans le sein de sa fatigue amie.
- 10 Je l'ai vu agité et sourcilieux. Sa façade de rires et de nerfs était grande,
mais elle mentait. Son ornière était tortueuse. Ses soucis étaient ses vrais
enfants.
Depuis longtemps le soleil ne tournait plus autour de la Terre. Tout le
contraire.
- 15 Puis il lui avait encore fallu descendre du singe.
Il continuait à s'agiter comme fait une flamme brûlante, mais le torse du
froid, il était là sous sa peau.
Je n'ai pas vu l'homme comptant pour homme. J'ai vu « Ici, l'on brise les
hommes ». Ici, on les brise, là on les coiffe et toujours il sert. Piétiné comme
20 une route, il sert.
Je n'ai pas vu l'homme recueilli, méditant sur son être admirable. Mais

j'ai vu l'homme recueilli comme un crocodile qui de ses yeux de glace regarde venir sa proie et, en effet, il l'attendait, bien protégé au bout d'un fusil long. Cependant, les obus tombant autour de lui étaient encore beaucoup mieux protégés. Ils avaient une coiffe à leur bout qui avait été spécialement étudiée pour sa dureté, pour sa dureté implacable.

25 Je n'ai pas vu l'homme répandant autour de lui l'heureuse conscience de la vie. Mais j'ai vu l'homme comme un bon bimoteur de combat répandant la terreur et les maux atroces.

30 Il avait, quand je le connus, à peu près cent mille ans et faisait aisément le tour de la Terre. Il n'avait pas encore appris à être bon voisin. Il courait parmi eux des vérités locales, des vérités nationales. Mais l'homme vrai, je ne l'ai pas rencontré.

Question

D'après les documents de ce corpus, quelle peut être la fonction du poète et quels sont ses moyens spécifiques ?

Ecriture

I - Dissertation

Selon vous, quel est le pouvoir des mots dans notre monde ? Vous direz plus précisément quel poids peut avoir l'écrit poétique ou la chanson d'auteur, par quels moyens ils peuvent agir peut-être plus efficacement que tout autre. Vous vous appuyerez sur les textes du corpus ainsi que sur vos lectures ou connaissances personnelles.

II - Invention

Un chanteur engagé a été accusé par la presse d'incitation à la haine et à la violence. Imaginez la plaidoyer qu'il rédige à l'adresse d'un grand quotidien national. Vous serez attentifs à l'éloquence de votre discours ainsi qu'à la pertinence et à la force de vos arguments.

**Pablo PICASSO « Guernica » (1937)
huile sur toile, 350 x 776 cm**

« Le chant des partisans » (1943), Maurice DRUON, Joseph KESSEL, Anna MARLY

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme.
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et les larmes.

5 Montez de la mine, descendez des collines, camarades !
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades.
Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite !
Ohé, saboteur, attention à ton fardeau : dynamite...

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères.
10 La haine à nos troussees et la faim qui nous pousse, la misère.
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves.
Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève...

Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe.
Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place.
15 Demain du sang noir sèchera au grand soleil sur les routes.
Chantez, compagnons, dans la nuit la Liberté nous écoute...

Ami, entends-tu ces cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Oh oh...

